

PATRICK CHAMOISEAU ET RAPHAËL CONFIANT : ECRIVAINS ET HISTORIENS DE LEURS ILES

Arsène MAGNIMA-KAKASSA

Université Omar Bongo

Laboratoire-CERLIM

ORCID iD: 0009-0004-4518-9721

arsene.magnima@yahoo.fr

&

Nérina Bernadette AUGÉ

Université Omar Bongo- Gabon

Laboratoire-CERLIM

ORCID iD: 0009-0000-5749-8493

nerinaauge@yahoo.fr

Résumé : L'étude s'intéresse à deux auteurs, Raphaël Confiant et de Patrick Chamoiseau. L'analyse se concentre sur *Le Bataillon créole* et *L'Esclave vieille homme et le molosse*, cependant, certaines de leurs œuvres seront citées. Nous soutenons que l'examen des événements historiques élaboré par ces deux écrivains antillais est une sorte contribution dans le Grand livre de l'Histoire des îles françaises. Nous soulignons également la grande richesse de leurs œuvres ; elles comportent une multiplicité de « discours » différents : mémoires, esclavage, colonialisme, etc. Leurs textes respectifs représentent des hommes et des femmes de couleur, transmettant des récits oraux sous le modèle de la fiction. Nous montrons que, d'une autobiographie individuelle à une autobiographie collective, les deux écrivains négocient un lieu spécifique du récit historique antillais, dans une société sous tutelle de la France.

Mots-clés : Colonialisme, Esclavage, Histoire, Antillais, Mémoires

PATRICK CHAMOISEAU AND RAPHAËL CONFIANT : WRITERS AND HISTORIANS OF THEIR ISLANDS

Abstract : The study focuses on two authors, Raphaël Confiant and Patrick Chamoiseau. The analysis focuses on *Le Bataillon créole* and *L'Esclave vieil homme et le Molosse*, however, some of their works will be cited. We maintain that the examination of historical events developed by these two West Indian writers is a kind of contribution to the Great Book of the History of the French Islands. We also highlight the great richness of their works; they include a multiplicity of different "discourses": memories, slavery, colonialism, etc. Their respective texts depict men and women of color, transmitting oral narratives under the model of fiction. We show that, from an individual autobiography to a collective autobiography, the two writers negotiate a specific place in the West Indian historical narrative, in a society under the supervision of France.

Keywords : Colonialism, Slavery, History, West Indians, Memoirs

Introduction

Le peuple antillais dans sa majeure partie fut déporté d'Afrique pour le travail de la terre. Libéré des chaînes de l'esclavage en 1848, il se retrouva prisonnier d'un double carcan : l'impossibilité de reconstruire ses origines et produire des convergences historiques

homogènes, puisque les esclavages venaient des contrées différentes. Pour « débrouiller » le nœud causé par déracinement dû à l'absence des références collectives, l'écrivain antillais doit se substituer à l'Historien pour combler le vide historique constaté en ces lieux. C'est pour cette raison que l'écriture de l'Histoire est urgence du roman antillais.

« Les rapports postcoloniaux entre les anciennes puissances dominantes et les anciennes colonies « subalternes » sont loin d'être clarifiés et pacifiés. Beaucoup n'imaginent même pas que ce problème traverse aussi la littérature. De nombreux écrivains issus de ces pays nouvellement indépendants ou ceux des Antilles abordent simultanément les problèmes de l'articulation de l'esthétique et de la politique, noués autour de la question de savoir comment devenir sujet de son discours et de son histoire par un travail sur les représentations collectives » (Magnima-Kakassa, 2021 : 140).

Cette manière d'écrire est observable chez des écrivains antillais comme Aimé Césaire, Edouard Glissant, Maryse Condé, etc. Des romans tels que *Le Quatrième siècle* ou *La Lézarde* de Glissant sont des exemples intéressants de l'écriture de l'histoire. Cependant, le roman antillais est différent du roman historique traditionnel qui préconise : « l'absence de contradictions avec l'histoire officielle, le soin d'éviter des anachronismes, ainsi qu'une compatibilité avec la logique et la physique de la réalité. Le récit antillais désire par ailleurs reconstituer fidèlement l'image d'un passé révolu, on passe à des récits irrévérencieux vis-à-vis du discours historiographique » (Magnima-Kakassa, 2012 : 38) renonçant à l'illusion d'une pure mimesis, pour dénoncer et déconstruire un récit historiographique dominant en proposant un autre.

01. Cadre théorique

Le cadre théorique de cette étude s'appuie sur les réflexions de Marta Cichocka (2007) au sujet de l'écriture de l'histoire dans les romans des écrivains issus des anciens empires coloniaux. Elle constate une nouvelle façon de pratiquer l'histoire depuis l'École de Annales, qui a permis l'écriture d'un nouveau type de romans qui privilégient l'Histoire comme thème principal. Elle insiste sur le fait que ces romans soient à contre-courant du récit historique vanté par les institutions et les États-nations. L'écriture des romans en question repose sur quatre postulats : la relecture du discours historiographique, l'abolition de la distance épique, les marques d'historicité et la multiplication des points de vue.

Ce cadre théorique s'enrichit également grâce aux réflexions de Yann Asmann (2010) et Aleida Asmann (1994) qui voient la dimension contestataire dans les récits historiques proposés par les écrivains contemporains. Ils évoquent en outre l'avènement d'une écriture mémorielle à rebours ou en contradiction avec des mémoires officielles. L'objectif que poursuit par cet article est de montrer la part de la contribution de la littérature dans la construction de l'identité, de l'histoire et de la culture aux Antillaises. Certes, le texte littéraire n'a pas la prétention de dire l'histoire exacte, mais ses brèves réflexions se greffent à la Grande Histoire.

Les textes que nous analysons ici s'intéressent aux figures de la subalternité autrefois marginalisées par l'esclavage et colonisation. Nous étudierons également la façon dont Confiant et Chamoiseau écrivent pour naître au monde, à partir de la restitution ou de la construction de l'histoire de leur île. Notre réflexion soutient l'hypothèse suivante : Confiant et Chamoiseau examinent les événements historiques pour contester l'archive coloniale française, responsable en grande partie de l'histoire institutionnelle des Antilles françaises.

Nous montrerons que les deux écrivains négocient un lieu spécifique du récit historique antillais, dans une société sous tutelle de la France. Comment une société qui n'a qu'une conscience confuse de son origine, aussi bien géographique qu'humaine, peut-elle travailler à la construction de son identité ? Nous évoquerons tour à tour les raisons de l'écriture de l'histoire, les traces de l'esclavage, la domination coloniale et l'écriture romanesque comme exercice consistant à combler les blancs de l'histoire.

1. Les origines de l'écriture de l'histoire :

L'éclatement anthropologique dû à la traite atlantique est l'une des raisons du brouillage historique des Antillais. La traite atlantique est à l'origine du bouleversement de l'ordre logique de la filiation des noirs antillais. Plusieurs familles ont été divisées et parfois aucune trace n'existait après le départ des uns et des autres. Les conversions au christianisme et notamment le baptême qui exigeait la perte du nom africain au profit d'un occidental. Ici, le déni du nom propre par la voie du sacrement correspondait non seulement aux exigences de vente des esclaves, mais il permettait aussi « d'affirmer l'ancrage de l'individu dans l'unique communauté recevable, celle de l'église universelle et de la communauté des saints »¹. C'est ce que Glissant (1997) nomme d'une part, la « dépersonnalisation » du déporté et, d'autre part, la « dépossession » de son identité d'origine. Certains romans africains ou antillais évoquent le moment du baptême des esclaves. Ici, il s'agit précisément du cas portugais, et particulièrement des esclaves vendus à Salvador de Bahia. Dans *Pelourinho* de Tierno Monénembo (1995 : 83-84) par exemple, un esclave d'origine africaine refuse de porter le nom « Innoncencio Juanicio de Conceigao de Araujo » qu'il trouve non conforme à son identité africaine. Ces moments douloureux de conversion à la culture blanche ou au christianisme² consistait en réalité à considérer Jésus Christ comme Dieu unique.

Pour reconstituer l'histoire, nous retenons que les écrivains antillais vont privilégier la mémoire individuelle et mémoire collective, comme principaux instruments pour combler les blancs de leur histoire. Seules ces mémoires sont essentielles pour rééquilibrer leur histoire terriblement lacunaire. Ces mémoires diffèrent de la vérité historique, car il arrive qu'elles privilégient certains événements qui ont, pour la société, une valeur signifiante, mais dont l'histoire elle-même ne dit pas grand-chose. Autrement dit, un événement mineur sur le plan historique peut être retenu comme important, par la communauté et devenir un « événement ».

1.1 A partir de l'esclavage

« Aux Antilles, l'écriture de l'histoire occupe une place de choix. Les romanciers s'intéressent à la façon dont la traite négrière a arraché les Africains à leur terre pour les réduire en esclavage dans les îles. Dès lors, la violence de la transplantation » (Magnima-Kakassa, 2021 : 141), la domination physique, culturelle et la perte d'identité. En effet, ces littératures sont nées dans un contexte de tension initié par le rapport : Afrique/Occident, Colons/Colonisés Blancs/Noirs, Cultures noires/Cultures blanches, etc. Hantées par le sens

¹ Jean Hébrard est chercheur associé au Centre international de recherche sur les esclavages (CIRES) ; il est spécialiste de l'histoire de l'esclavage dans le monde atlantique. Son article « Esclave et dénomination : imposition et appropriation d'un nom chez les esclaves de Bahia au XIXe siècle », disponible sur : http://www.lacan-brasil.com/rubriques/art_culture/05-Jean.pdf. Consulté le 30 juin 2024.

² Selon Hébrard, le baptême était l'une « [...] des exigences les plus souvent réitérées de l'Eglise depuis le Concile de Trente et qui de plus, officialisait par une écriture le nom chrétien nouveau ». (Cf. http://www.lacan-brasil.com/rubriques/art_culture/05-Jean.pdf).

du destin collectif, elles ne se sont pas contentées d'écrire l'Histoire mais de la réécrire en vue de réhabiliter l'Homme noir et sa culture (Magnima-Kakassa, 2015 : 178).

« Les écrivains qui Les s'attachent à ce style d'écriture sont entre autres Aimé Césaire, Édouard Glissant, Maryse Condé, etc. Leurs écrits, souvent populaires, peuvent construire et diffuser à grande échelle une représentation inédite capable de combler les blancs de l'histoire (Legoff 1972). Par exemple, Édouard Glissant dans *Le Quatrième siècle* ou Maryse Condé dans *Moi Tituba sorcière de Salem*, évoquent l'histoire des noirs antillais. On constate ici que face à la France (ancienne puissance coloniale), qui proposa une première version de l'histoire des îles, le but des écrivains cités est le même : proposer une histoire alternative afin de restituer ne mémoire locale » (Magnima-Kakassa, 2021 : 141)³.

C'est à cela que s'attache *Malemort* (1975) de Patrick Chamoiseau, roman dans lequel il aborde la question de la mémoire et de l'identité dans le contexte de l'histoire coloniale et esclavagiste des Antilles. Dans la même veine que les textes précédents, *La lessive du diable* (2000) de Raphaël Confiant raconte l'histoire d'un jeune marron nommé Mano qui a tué le fils d'un grand propriétaire d'esclaves et se réfugie vers les hautes montagnes. Le projet littéraire des écrivains est clair : donner une version locale de l'histoire de l'île. Bien que celle-ci soit construite et élaborée dans des textes de fiction, donc éloignée de la démarche historiographique, elle porte tout de même la voix des natifs ou des descendants d'esclave.

1.2 A partir de la domination coloniale

« La Martinique et la Guadeloupe se sont retrouvées, depuis leur colonisation par les Français en 1635, au carrefour de cultures radicalement différentes. Le processus de créolisation dans ces deux îles a abouti à l'intégration des cultures amérindiennes, africaines et européennes ». (Magnima-Kakassa, 2020 : 224). Au cours de ce processus de colonisation, la langue française a investi les milieux sociaux, politiques et économiques des îles, reléguant ainsi les cultures autochtones à la marge Aux Antilles, cette assimilation à la culture française s'est accélérée avec la loi sur la départementalisation de 1946. L'observateur effaré repère alors chez les antillais un manque d'audace et de personnalité. C'est d'ailleurs au cours de cette période que Frantz Fanon écrira *Peau noire, masques blancs* (1952) pour dénoncer le complexe dans lequel se trouvait vis-à-vis de la culture blanche. A cette période l'imitation est la règle (imitation du modèle venu de France), et réputé crime tout ce qui en éloigne. C'est également l'époque du mimétisme littéraire et politique. De cette époque date aussi, sans aucun doute, le « vous n'êtes pas si noir que ça » (ou le vous êtes comme nous, pas comme les Nègres) (Glissant, 1997 : 25). Ces expressions généralement employées par l'élite française montraient combien de fois les Afro-antillais étaient devenus des assimilés ou des acculturés.

À l'horizon de la première période, qui reste fortement marquée par une idéologie de la survivance et de la spécificité (de la différence) créole à préserver, la voie recherchée par Chamoiseau est de transmettre l'oralité par l'écriture en pratiquant une anamnèse personnelle, révélatrice d'une oralité créole qui a subi, dans le contexte colonial et néo-colonial des Antilles, ce qu'il appelle « une déportation culturelle majeure » (Chamoiseau,

³ Pour une consultation en ligne, l'article « Assia Djebar et la féminisation de l'histoire d'Algérie » est disponible sur le lien : <https://djiboul.org/wp-content/uploads/2021/12/Tire-a-part-Arsene-MAGNIMA-KAKASSA.pdf>.

1997 : 152). En effet, dans son roman *Chemin d'école* (1994), Chamoiseau met en avant le syncrétisme culturel né de la colonisation française. Il montre comment l'école apportée par les colons blancs a permis la francisation des cultures autochtones d'une part, et comment la culture créole lutte dans l'espace public pour sa survie d'autre part. Aussi, dans *Le Nègre et l'Amiral*, Confiant explique les influences du pouvoir colonial. Il montre comment la domination de la culture blanche s'adapte à toute époque, partant de l'esclavage à la période de la départementalisation. Pour lui, le retour à la créolité⁴ reste la seule arme capable de lutter contre la « blanchitude » imposée par la France.

Comblant les fissures de l'histoire : le devoir d'histoire du roman

Lorsque l'histoire devient une science exacte au XIXe siècle, il est de plus en plus rare que les mêmes hommes fassent à la fois figure d'écrivain et d'histoire. Pourtant d'une certaine façon, le phénomène se maintient aux Antilles. Oruno Lara, le premier homme de couleur à publier une histoire de la Guadeloupe en 1921, est d'abord un romancier et fondateur de la revue *La Guadeloupe littéraire* (Rochmann 2000). Cet ouvrage venait sortir le noir antillais de sa position de victime ballottée au gré de l'histoire écrite par les Blancs. Les écrivains antillais sont conscients des lacunes de l'histoire de leur communauté, ce qui explique la récurrence de ce thème dans leurs écrits. C'est également pourquoi le roman antillais est distant vis-à-vis de l'historiographie officielle. Ainsi, toute l'attention des écrivains se porte-elle vers des analyses sociétales de la période de l'esclavage, de la colonisation ou des événements plus récents. Le but de ces écrits est de sortir les mémoires des communautés noires de l'ombre de l'historiographie française. Par exemple, aujourd'hui, *Le Discours antillais* de l'écrivain Édouard Glissant constitue une analyse anthropologique de la société antillaise que citent les historiens, telle Josette Fallope dans l'introduction à *Esclave et citoyens* (1992). De ce fait, nous nous référons à quelques textes pour le constater. L'un des personnages de *Rue case nègre* (1974) de Joseph Zobel dit se consacrer à l'écriture de l'histoire des noirs antillais pour combler le vide historique : « Tout le passé nègre, confronté avec son présent, se révélera ainsi à moi comme un défi jeté par les faits historiques à cette race » (Zobel : 293). Plus récemment, l'écrivain martiniquais Vincent Placolly dans *Frères volcans* (1983 :11) fait dire ceci à sa personne : « Nous nous devons de restituer les événements exceptionnels du passé [...]. Mais non comme si ce passé ne nous appartenait plus ou que nous nous fussions lavé les mains...car l'enfance de notre présent dort dans le berceau des années-là ». Patrick Chamoiseau à son tour, dans son texte, *Texaco* (1992 : 42) reprend une citation d'Édouard Glissant :

« Parce que le temps historique fut stabilisé dans le néant, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée [...]. Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit "fouiller" cette mémoire à partir des traces parfois latentes, qu'il a repérées dans le réel. »

Nous pensons aussi à *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986), de Maryse Condé, un roman à grande prétention historique qui revient sur l'itinéraire d'une jeune femme esclave du temps des prêtres puritains. De son côté Daniel Maximin, dans *L'Isolé soleil*,

⁴ Raphaël Confiant fait partie des fondateurs du mouvement de la Créolité avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé. Il s'agit d'un mouvement littéraire, philosophique et politique qui prône pour la valorisation de la culture créole d'une part, et cette culture présentée comme seul rempart face à la domination française. Lire : Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau & Raphaël Confiant, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.

évoque la mort héroïque du général martiniquais Louis Delgrès qui avait préféré la mort à la défaite face aux troupes blanches. L'écriture de l'histoire est ici un motif essentiel du roman antillais. Cette obligation se double de celle du devoir de recréer l'histoire. Notre étude se concentre sur deux écrivains : Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau. Comment réécrivent-ils l'histoire de leurs îles respectives ? Pourquoi écrire sur l'île ? La réponse à cette question se trouve sûrement dans une interview que Confiant a accordé au journal *Libération* le 14 novembre 2013 après la publication du roman *Le Bataillon créole* (2013) :

« C'est un projet vieux de vingt-cinq ans, qui a commencé avec mon premier roman français, *Le Nègre et l'Amiral* [...] Il vise à revisiter les trajectoires historiques des différentes populations qui ont constitué le peuple martiniquais : les Noirs, les Blancs, les Indiens, les Chinois et les Syro-libanais. Il consiste également à remettre en perspective certains événements marquants de l'histoire martiniquaise, comme la destruction de la ville de Saint Pierre et de ses 30 000 habitants par la montagne Pelée en 1902, la guerre de 1914-1918, le Tricentenaire du rattachement des Antilles à la France en 1935, la Deuxième Guerre mondiale, etc. »

Le projet de l'écrivain est clair : il a pour ambition d'écrire l'histoire de son île sans doute pour donner une dimension locale et peut-être sans attache avec celle médiatisée par la métropole. Cette envie d'écrire pour son île est certainement liée aux « injustices historiques » largement dénoncées par l'intelligentsia afro-antillaise depuis l'époque d'Aimé Césaire et Léon Gontran Damas.

« Dans la mémoire collective consignée dans les manuels d'histoire de l'école de l'Hexagone, le bataillon créole n'est pas assez évoqué comme les tirailleurs sénégalais. Historiquement, le bataillon créole est la désignation officielle par l'armée française d'un bataillon constitué de plus de seize mille jeunes Antillais qui s'étaient enrôlés pour combattre les troupes allemandes de 1914-1918. »

Pour revisiter ce fait historique moins médiatisé en France et en Martinique, Confiant écrit un roman intitulé, *Le Bataillon créole* (2013), en procédant à la « relecture du discours historiographique » comme l'indique par Marta Cichocka (2007 : 150). A partir (des témoignages oraux, de la mémoire familiale et de la mémoire collective et ensuite, les archives de la bibliothèque Schoelcher de Fort-de-France) l'écrivain réussit à constituer un récit relatant les combats entre les soldats antillais et les troupes allemandes dans la Somme, la Marne et à Verdun. Le récit revient sur la mort des soldats, des conditions traumatisantes dues aux comportements zélés de leurs supérieurs français. Par exemple, le commandant Pivert, dit ceci à un jeune soldat noir (Théodore) : « Je ne sais pas à quoi ressemblent vos petites îles perdues aux Amériques, messieurs, et je ne veux pas le savoir. Tout ce que je vous demande, c'est de vous montrer aussi courageux que nos tirailleurs africains. C'est tout ! » (Confiant 2013 : 189). Confiant reprend à son compte les thèses défendues par les Français de la Métropole quand il s'agit de représenter les départements d'outre-mer. C'est-à-dire des espaces lointains, perdus et sans grande importance pour la France métropolitaine.

Plus loin, Confiant insiste sur l'implication du bataillon créole sur les champs de batailles mais cette fois-ci en position de captifs de guerre au camp de Brandenburg : « On

nous parqua, nous les soldats français, dans des bâtisses trop exigües pour contenir les quelques soixante-dix que nous étions. Blancs, Antillais, Arabes et Africains mêlés. Sans distinction aucune. [...] » (Confiant, 2013 : 143).

Confiant reprend aussi à son compte les thèses défendues par de nombreux intellectuels négro-africains quand il s'agit d'évoquer l'inutilité de la participation des peuples colonisés ou sous tutelle française dans les conflits de 1914 à 1918, et de 1939 à 1945. Il reprend aussi les discours qui présentent les soldats de couleur comme des fossoyeurs de la stratégie militaire française. Le racisme est également évoqué dans les troupes ; les soldats noirs sont moqués et insultés surtout au moment où ils sont captifs de guerre dans les camps allemands. Dans *Le Bataillon créole*, Confiant fait parler trois personnages, Ferjule, Remilien et Ti Mano, considérés comme des voix antillaises qui donnent leur version de l'histoire de la guerre.

Patrick Chamoiseau, dans *L'esclave vieil homme et le molosse* (1997), s'inscrit également dans la veine historique mais cette fois-ci en convoquant la question du marronnage. « Ici, le marronnage⁵ concerne les fuites collectives et définitives des esclaves hors du territoire de la plantation. Il avait pour base territoriale les mornes (hautes montagnes), ces camps étant alimentés en moyens techniques et humains par les razzias sur les plantations, mais également grâce à la contrebande. Les études d'Yvan Debbasch (1961) » (Béchéacq 2006 : 205), de Jean Fouchard (1972) et de Marie Christine Rochmann (2000) sont assez éloquents sur la question. Cette mobilité était combattue par les arrestations et punie par des marques et des amputations corporelles. Au départ considérés comme des voyous, des truands et destructeurs des actions économiques et sociales des maîtres, le marronnage est devenu bien plus tard

« une expérience historique exemplaire ayant contribué à l'émergence d'une conscience noire, avait également inspiré la négritude. Autrement dit, il devient une pratique de résistance active à un système esclavagiste, où la fuite devenait le seul « acte politique à la disposition des esclaves » (Dupuis & Lucas, 200 : 10). Le marronnage, pratique de résistance active à un système esclavagiste, était présent partout où les sociétés coloniales des Amériques fonctionnaient sur la base de la traite transatlantique et du travail servile alimentant l'économie de plantations ou des mines » (Béchéacq, 2006 : 206).

Les écrivains récupèrent cette ce phénomène social et en font un motif littéraire. Les travaux de Dimitri Bechaq soutiennent que les autorités coloniales investissaient d'importants moyens logistiques pour tenter d'étouffer ce phénomène révolutionnaire nuisible au système de plantation.

⁵ Ce terme renvoie à la fuite des esclaves loin du système des plantations dans la colonie française de Saint Domingue. Après 1804, date qui consacre la révolte des esclaves commencée en 1791, les pratiques coercitives du nouvel État haïtien favorisèrent la poursuite de stratégies de résistance et orientèrent la construction d'une histoire officielle haïtienne. Ces rapports de domination nourrirent un registre de mémoires plurielles dont les traces marquent jusqu'à aujourd'hui les diverses réinterprétations publiques du marronnage, de la rumeur populaire aux commémorations officielles. (Cf. Bechaq, D. (2006). Les parcours du marronnage dans l'histoire haïtienne. Entre instrumentalisation politique et réinsertion sociale. *Ethnologies*. Volume 28. N°1, p. 203-24.

L'esclavage vieil homme et le molosse rend justement compte d'une habitation esclavagiste victime du marronnage. Un vieillard s'échappe malgré la menace d'un terrible chien nommé le molosse et récemment acquis par le maître. Lisons quelques lignes de sa fuite soudaine de la plantation :

« Le vieil homme courut. Il perdit très son chapeau, son bâton. Il courut. Courut sans aucune hâte. Un pas régulier qui le mena de manière sûre [...]. Il envoya son corps par-dessus les souches défuntes, terrassa du talon les branches agenouillées, dévala de recluses ravines vouées à de purs silences. » (Chamoiseau, 1997 : 59).

L'essentiel du récit conte la poursuite de l'esclave et du chien. L'esclave finalement sera rattrapé car il s'est fracturé la cheville. Au fond d'une ravine obstruée par une pierre que gravèrent autrefois les Amérindiens, le chien le rejoint mais loin de le dévorer, s'incline en quelque sorte devant lui, léchant sa plaie. Ce rapport à l'histoire de l'esclavage sert, « en outre, une vision essentialiste : le marronnage serait, en essence, l'incarnation et le symbole de toutes les résistances pour la liberté. En lui attribuant la fonction de symbole de la liberté, le nègre marron est intronisé comme « le » héros de l'histoire de la Caraïbe » (Béchéacq, 2006)⁶ bien que le maître esclavagiste le représente comme une gangrène pour la société. Le fait que ce marron est immortel devant le chien, il devient une figure générique et tient un rôle spécifique dans le dispositif mémoriel antillais.

Conclusion

Pour essayer de conclure, l'intention première des deux écrivains est de remettre au centre de l'Histoire de France une histoire et une mémoire périphériques : celle des Afro-antillais. L'histoire, telle que construite ici par les deux romanciers, diffère fondamentalement de celle élaborée par la science historiographique, qui exige impartialité et rigueur, mais qui, en réalité, laisse de côté un nombre important d'événements. Confiant et Chamoiseau réhabilitent non seulement l'individu, mais renforcent aussi la communauté dans sa conscience d'exister. Les personnages sont de ce fait utilisés comme vecteur de reconquête d'un passé malmené par l'Histoire officielle de France. Les deux écrivains n'ont pas la prétention de changer le monde ou transformer l'Histoire en lutte, mais de réintroduire des existences singulières ou marginales dans le discours historique. De ce fait, ils ont recours à l'écriture romanesque qui devient un médium idéal pour opérer cette réconciliation entre Histoire officielle et Histoire tout court.

Références bibliographiques

Assmann, (A). (1994). Construction de la mémoire nationale : une brève histoire de l'idée allemande de la Bildung. Traduit de l'allemand par Françoise Laroche, Paris, éditions maison de la science de l'homme.

⁶ Pour plus de détail voir l'article en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/ethno/2006-v28-n1-ethno1446/014155ar/> ; Béchéacq, D. (2006). « Les parcours du marronnage dans l'histoire haïtienne. Entre instrumentalisation politique et réinsertion sociale ». *Ethnologies*, volume 2, n°1. 203-240.

- Assmann, (J), (2010). La mémoire culturelle. Ecriture, souvenir et imaginaire politique dans la civilisation antique. Traduit de l'allemand par Diane Meur, Paris, Aubier, « Historiques ».
- Béchacq, D. (2006). « Les parcours du marronnage dans l'histoire haïtienne. Entre instrumentalisation politique et réinsertion sociale ». *Ethnologies*, volume 2, n°1. 203-240.
- Bernabé, J & alii. (1989). *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard.
- Cichocka, M. (2007). *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : Réinventions, relectures, écritures*, Paris, L'Harmattan.
- Chamoiseau, P. (1994). *Chemin d'école*, Paris, Gallimard.
- Chamoiseau, P. (1992). *Texaco*, Paris, Gallimard.
- Chamoiseau, P. (1975). *Malemort*, Paris, Seuil.
- Condé, M. (1986). *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*, Paris, Mercure de France.
- Condé, M. (1986). (1997). *L'esclavage vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard.
- Confiant, R. (2013). *Le Bataillon créole*, Paris, Mercure de France.
- Confiant, R. (2000). *La lessive du diable*, Paris, Ecriture.
- Confiant, R. (1988). *Le Nègre et l'Amiral*, Paris, Grasset.
- Debbasch, Y. (1961). *Le marronnage. Essai sur la désertion de l'esclave antillais*, Paris PUF.
- Josette Fallope, J. (1992). *Introduction à Esclave et citoyens*, Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe.
- Dupuis, F. & Lucas, R. (2002). « Esclavage, marronnage et commémorations. Les enjeux de la mémoire », *Cahiers d'Histoire* (89), p. 9-11.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris. Seuil.
- Fouchard, J. (1972). *Les Marrons de la liberté*. Paris, Éditions de l'École.
- Glissant, E. (1997). *Le Discours antillais*. Paris. Gallimard.
- Glissant, E. (1958). *La Lézarde*. Paris. Seuil.
- Jouve, V. (2001). *La Poétique du roman*. Paris : Armand Colin.
- Owono Zambo et Djob-Li-Kana, E.C, ((Éds.). (2015). *L'Esthétique de la résistance et de la relation dans les littératures africaine et antillaise*. Paris. Edilivre
- Magnima-Kakassa, A. (2012). « L'écriture de la mémoire dans le roman africain et antillais contemporain : à propos de Tierno Monénembo et Maryse Condé ». Thèse de doctorat en Littérature comparée, université de Lorraine.
- Magnima-Kakassa, A. (2015). « Lire les lieux de souffrance et de résistance dans les littératures africaine et antillaise ». Dans Owono Zambo & Djob-Li-Kana, E.C, ((Éds.) *L'Esthétique de la résistance et de la relation dans les littératures africaine et antillaise* (p. 177-200). Paris. Edilivre.
- Magnima-Kakassa, A. (2020). « Culture dominante versus culture dominée : Le statut de l'oralité et du créole chez Patrick Chamoiseau ». *Creilis (Revue du centre de recherche et d'études en littérature et sciences du langage)*, N°10, p. 221-229.
- Magnima-Kakasa, A. (2021). « Assia Djebar et la féminisation de l'histoire d'Algérie ». *Djiboul, (Revue Scientifique des Arts-Communication, Lettres, Sciences Humaines et Sociales)*, n°2, vol.3. En ligne : <http://djiboul.org/wp->

<content/uploads/2021/12/Tire-a-part-Arsene-MAGNIMA-KAKASSA.pdf>, p. 140-151.

Maximin, D. (1987). *L'Isolé soleil*, Paris, Seuil.

Monénembo, T. (1995). *Pelourinho*, Paris, Seuil.

Placol, V. (1983). *Frères volcans, chronique de l'abolition de l'esclavage*, Paris, La Brèche.

Rochmann, M. C. (2000). *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala.

Zobel, J. (1974). *Rue case nègre*, Paris, Présence Africaine.